

**CRITIQUE, opéra. MADRID,
Teatro Real, le 10 juin 2026.
GOUNOD : Roméo et Juliette.
J. Camarena / I. Jordi, N.
Sierra / V. Santoni, B. Appl
/ C. Pachon, R. Tagliavini /
J. Teitgen... Thomas JOLLY /
Carlo RIZZI**

Il était particulièrement significatif que l'opéra *Roméo et Juliette* de Charles Gounod n'ait pas été représenté sur la scène du *Teatro Real* depuis plus d'un siècle, une absence difficilement explicable s'agissant de l'un des ouvrages les plus populaires et emblématiques du répertoire lyrique français. Certes, l'œuvre avait été donnée en 1987 au *Teatro de la Zarzuela* avec la participation du légendaire ténor espagnol Alfredo Kraus – représentations auxquelles cette reprise très attendue rendait hommage –, mais son retour sur la première scène madrilène relevait d'une véritable réparation historique et constituait, à lui seul, un grand événement.

Pour célébrer ce retour, le *Teatro Real* n'a pas lésiné sur les moyens en proposant, en coproduction avec l'Opéra national de Paris, la monumentale et foisonnante mise en scène du comédien

et metteur en scène français **Thomas Jolly**, tout en réunissant une distribution vocale d'une remarquable solidité et d'un engagement exemplaire.

À commencer par Juliette, incarnée par la charismatique soprano américaine **Nadine Sierra** qui, dans un état de grâce manifeste et dans un rôle taillé sur mesure pour ses qualités, a livré une interprétation proche de l'idéal, confirmant qu'elle compte aujourd'hui parmi les plus grandes titulaires du personnage. Dotée d'une voix au lyrisme généreux, souple et lumineux, soutenue par une technique irréprochable, elle a fait preuve d'une admirable aisance dans les vocalises de la célèbre valse d'entrée, « *Je veux vivre...* », prélude éclatant à une incarnation dont l'intensité dramatique n'a cessé de croître jusqu'à atteindre son sommet dans l'air du troisième acte « *Amour, ranime mon courage...* », servi par une ligne de chant d'une grande pureté, de magnifiques graves et une palette d'inflexions expressives d'une rare richesse. Alternant dans le rôle avec une approche plus interiorisée, la soprano française **Vannina Santoni**, qui faisait ses débuts *in loco*, a proposé une Juliette plus retenue, mais extrêmement soignée, portée par une voix au timbre clair et généreux, nuancée avec goût et précision et servie par une présence scénique très naturelle.

Dans le rôle de Roméo, le ténor mexicain **Javier Camarena** s'est acquitté de sa tâche avec professionnalisme, sans toutefois trouver dans le répertoire romantique français un terrain particulièrement favorable à l'épanouissement de toutes les qualités de son instrument. Son émission homogène, l'étendue de sa tessiture et son aisance dans les aigus s'accompagnaient d'une diction raffinée, mais le personnage requiert une progression dramatique qu'il n'a guère été en mesure de déployer pleinement. Son air « *Ah ! Lève-toi, soleil !* » a davantage séduit par l'irréprochable maîtrise vocale que par sa portée émotionnelle. Dans la même partie, le ténor espagnol **Ismael Jordi** a remporté un véritable triomphe avec un Roméo

noble, passionné et séduisant, servi par un style d'une grande élégance et une adéquation vocale idéale aux exigences du rôle. Ses duos avec Vannina Santoni, avec laquelle il entretenait une remarquable alchimie, ont offert quelques-uns des plus beaux moments de la soirée.



Du côté des Montaigu, les débuts du baryton allemand **Benjamin Appl** ont été particulièrement remarqués. En Mercutio, il a fait valoir une voix élégante et riche en couleurs, ainsi qu'un chant d'un raffinement exquis, quoique d'une expressivité relativement contenue. Le baryton espagnol **Carles Pachón**, au tempérament plus extraverti et démonstratif, a quant à lui proposé un cousin de Roméo impulsif et provocateur, soutenu par des moyens vocaux de grande qualité et une solide présence scénique, captivant l'attention à chacune de ses apparitions. Dans le rôle travesti de Stéphano, la mezzo-soprano française **Héloïse Mas** – comme l'espagnole

Carmen Artaza – se sont distinguées par la fraîcheur et l'agilité de leurs voix, la première se montrant particulièrement fidèle au style français, la seconde conférant au personnage un caractère plus insolent et moqueur. Le Benvolio de **Pablo Martínez** s'est également révélé tout à fait satisfaisant.

Chez les Capulet, le basse-baryton français **Laurent Naouri** a incarné un patriarche autoritaire et violent, avec l'aisance naturelle de l'artiste rompu aux plus grandes scènes. Dans le rôle du fougueux Tybalt, le jeune ténor polonais **Maciej Kwasnikowski** a fait preuve d'un potentiel vocal prometteur et d'un engagement scénique sans réserve, tandis que l'espagnol **David Alegret**, irréprochable sur le plan vocal, s'est montré un peu plus rigide dans son jeu sur scène. Le rôle de Frère Laurent était remarquablement servi par **Roberto Tagliavini** et **Jean Teitgen** : le premier s'est distingué par le velours de son timbre, la profondeur de ses graves et la beauté de son *legato* – et le second par la noirceur de sa couleur vocale et la précision de sa diction. **David Lagares** s'est montré très efficace en Duc de Vérone, tandis que **Sonia Ganassi** campait une Gertrude pleine d'autorité et de ressources dramatiques. Il convient également de saluer la brève mais excellente prestation de **Tomeu Bibiloni** dans le rôle du comte Pâris, ainsi que celle, tout à fait correcte, de **Josep-Ramon Olivé** en Grégorio. Parfaitement préparé sous la direction de **José Luis Basso**, le chœur *maison* a livré une prestation de tout premier ordre.

À la tête de **l'Orchestre du Teatro Real**, le chef italien **Carlo Rizzi** a proposé une lecture animée d'un remarquable souffle théâtral, énergique mais toujours attentive à la ligne lyrique, assurant avec une grande maîtrise l'équilibre entre la fosse et le plateau.

À prendre ou à laisser, la production de **Thomas Jolly**, conçue en coproduction avec l'Opéra national de Paris, se caractérisait par une profusion visuelle et théâtrale

impressionnante, mais aussi par une certaine surcharge scénique qui nuisait parfois à la lisibilité dramatique. Le recours constant aux doubles, aux figurants et aux présences fantomatiques finissait par diluer certains des moments les plus intimes de l'œuvre, détourner l'attention de l'essentiel et, parfois même, faire disparaître les solistes au sein de la foule. Dominée par une monumentale reproduction noire de l'escalier du Palais Garnier installée sur une plateforme tournante, la scénographie de **Bruno de Lavenère** constituait l'un des éléments les plus marquants du spectacle, assurant avec fluidité les transitions et la continuité dramatique. L'action était transposée dans un univers gothique évoquant à la fois l'imaginaire de Tim Burton et celui des comédies musicales de *Broadway*, a été renforcée par les costumes de **Sylvette Dequest**, mêlant références renaissantes et contemporaines à des évocations du XIX^e siècle, dans une palette dominée par le blanc, le noir et le rouge, qui contribuait puissamment à façonner l'univers imaginé par le metteur en scène. Les lumières d'**Antoine Travert**, fondées sur de saisissants contrastes de clair-obscur, accentuaient encore l'atmosphère sombre de la proposition et allaient jusqu'à intégrer le public à l'action à certains moments. Inspirée par les langages du théâtre contemporain, la production trouvait également un solide appui dans les chorégraphies de **Joséphine Madoki**, notamment lors du ballet du quatrième acte, où un groupe de « Juliette », vêtues en mariées, composait une image d'une grande puissance visuelle et d'un fort impact scénique.

Au tomber du rideau, l'enthousiasme du public envers les interprètes fut unanime, tandis que la proposition scénique suscita des réactions beaucoup plus partagées, recueillant tout autant les applaudissements que les manifestations de désapprobation.

CRITIQUE, opéra. MADRID, Teatro Real, le 10 juin 2026. GOUNOD
: Roméo et Juliette. J. Camarena / I. Jordi, N. Sierra / V.
Santoni, B. Appl / C. Pachon, R. Tagliavini / J. Teitgen...
Thomas JOLLY / Carlo RIZZI. Crzdit photographique (c) Javier
del Real

**CRITIQUE, danse. BORDEAUX,
Grand-Théâtre (du 5 au 31
décembre 2025). Sergueï
PROKOVIEV : Roméo et
Juliette. Ballet de l'Opéra
national de Bordeaux, Massimo
MORICONE (chorégraphie)**

Dans la somptueuse bonbonnière du Grand-Théâtre de
Bordeaux, l'emblème chorégraphique de Massimo
Morricone, « *Roméo et Juliette* » de Sergueï
Prokoviev, reprend vie – depuis le décembre et
jusqu'au 31 ! – avec une force renouvelée, porté
par le Ballet de l'Opéra National de Bordeaux.
Dans cette production historique, créée à

l'origine pour le *Northern Ballet* en 1991 et présentée aujourd'hui en première française, Moricone et son co-concepteur Christopher Gable livrent une relecture où l'action est reine, distillant le drame shakespearien à son essence la plus expressive et haletante.

La singularité de ce « *Roméo et Juliette* » réside dans son audacieuse concision. Moricone choisit de s'affranchir des développements traditionnels pour privilégier un flux dramatique continu et électrique. L'action, servie par un décor unique et transformable – composé d'une arche brisée et symbolique – se déploie sans temps mort. Cette urgence narrative trouve un écho saisissant dans des choix scéniques puissants : les combats, réduits à l'essentiel, gagnent en violence viscérale avec l'usage de gourdins et de couteaux, tandis que des cris et l'apparition symbolique du sang soulignent la brutalité du conflit. L'ambiance oscille avec *maestria* entre la fête exubérante et la menace latente, saturant la scène de rouge passionnel lors du bal ou plongeant les rues de Vérone dans une atmosphère de rivalité palpable. La magie opère aussi grâce à l'univers visuel conçu par **Lez Brotherston** (qui a signé à la fois la scénographie et les costumes). Les costumes, où le blanc virginal des amants contraste avec les rouges et noirs autoritaires des Capulet, dessinent avec clarté les lignes de fracture de Vérone. Les jeux de lumières d'**Alastair West**, des orages initiaux à la pluie battante du final, achèvent de créer une atmosphère à la fois poétique et implacable.

Au cœur de ce tourbillon, **Vanessa Feuillatte** incarne une Juliette d'une profondeur psychologique remarquable. Son interprétation capture avec justesse la trajectoire de l'héroïne : de la jeune fille aux élans lyriques à peine contenus lors de la rencontre fatidique, à la femme qui

émerge, meurtrie et déterminée, face à l'oppression familiale. Son solo dans la chambre, entre pleurs d'adolescente moderne et résolution tragique, est un moment d'une intensité poignante. Face à elle, **Oleg Rogachev** est un Roméo d'une fougue et d'une sensibilité captivantes. Son jeu traduit toute l'impétuosité du premier amour, mais aussi la détresse absolue du bannissement et du deuil. Leur pas de deux du balcon est l'un des sommets de la soirée : il ne s'agit pas d'une découverte progressive, mais d'une explosion immédiate et sauvage de passion, qui laisse les spectateurs dans un silence de stupéfaction à son issue. Les rôles secondaires, bien que parfois limités par le *tempo* serré du récit, sont portés par des danseurs au talent éclatant. Le Mercutio de **Sachiya Takata** et le Benvolio de **Diego Lima** apportent une vitalité et une virtuosité athlétique irrésistibles dans les scènes de taverne. **Kylian Tilagone**, en Tybalt, dégage une élégance menaçante parfaite, tandis que **Anna Fazzi** offre une Nourrice à la fois truculente et touchante.

Mais cette chorégraphie ne respirerait pas sans la partition intemporelle de Prokofiev. Pour cette série de représentations, c'est l'**Orchestre National Bordeaux Aquitaine** qui restitue avec puissance la palette émotionnelle de la musique. Sous la direction experte d'**Ermanno Florio**, la fosse devient le cœur battant du spectacle, épousant chaque rebondissement dramatique avec une *maestria* qui transcende la simple accompagnement.

Portée par des artistes au sommet de leur art, cette production affirme que plus de trente ans après sa création, elle n'a rien perdu de sa capacité à nous saisir, à nous émouvoir et à nous rappeler la flamboyante et fragile beauté du premier amour.

CRITIQUE, danse. BORDEAUX, Grand-Théâtre (du 5 au 31 décembre 2025). Sergueï PROKOVIEV : Roméo et Juliette. Ballet de l'Opéra national de Bordeaux, Massimo MORICONE (chorégraphie).
Crédit photographique (c) Agathe Poupenev

**(ALLEMAGNE) THEATER
RUDOLSTADT. Benjamin PRINS
met en scène Roméo et
Juliette de Gounod (les 2, 10
et 12 nov 2024).**

L'opéra romantique français reste très apprécié du public et des théâtres allemands. C'est probablement parce que le chef-d'œuvre de Charles Gounod (avec *Faust*), *Roméo et Juliette*, applaudi dès sa création en 1867, ne se réduit pas à quelques beaux duos suaves et inspirés :

**le traitement que réserve Gounod au mythe
de Roméo et de Juliette affiche un
tempérament original (harmoniquement),
une construction dramatique progressive
qui suit essentiellement le souffle
tragique de l'action, avec issue
implacable, la mort des deux jeunes
amants.**

Que donnera cette nouvelle production du *Roméo et Juliette* de Gounod, partition romantique et tragique par excellence ? Le **Théâtre de Rudolstadt** (en Thuringe) propose la version de 1876 dans la mise en scène du metteur en scène français **Benjamin PRINS**. Le drame de Gounod insiste sur l'antagonisme viscéral entre Capulets et Montaigus. Les haines ancestrales broient comme un machine l'espoir de deux cœurs amoureux... L'action s'ouvre sur le bal chez les Capulets : Juliette y est promise au comte Pâris. L'accent sombre et tragique à l'énoncé des vrais sentiments de Roméo, (Montaigu rival des Capulets), pour la belle Juliette, est adouci par l'humeur légère de Mercutio (double de Roméo), qui évoque avec une facétie géniale la reine Mab... la force de l'opéra revient au choix de Gounod : au moment de l'action, les deux jeunes gens que tout sépare et oppose même, tombent éperdument amoureux l'un de l'autre (scène du jardin des Capulets, II). Pourtant mariés, porteurs d'une chance de réconciliation entre le deux clans, Roméo et Juliette ne peuvent empêcher une série de meurtres: Mercutio est blessé mortellement par Tybalt le Capulet, lequel est tué par Roméo (III). Grâce à Frère Laurent, Juliette qui a bu un puissant narcotique, feint la mort au moment de son mariage avec Pâris: consternation et choc: elle est conduite au tombeau (IV). Le dernier acte met en scène la tragédie inéluctable du mythe légué par Shakespeare: Roméo n'a pas été mis dans la confidence et quand le jeune amant détruit pénètre

dans le tombeau de Juliette inanimée, croyant à la mort de son aimée, se donne la mort. Juliette s'éveille et se poignarde pour rejoindre son aimé en un duo funèbre particulièrement poignant.

En 1867, à l'époque où Verdi fait créer son Don Carlos (avec un « s », donc en français), Charles Gounod livre l'un des sommets de sa carrière lyrique, Roméo et Juliette d'après Shakespeare, couronnant un parcours tenace et flamboyant en particulier sur la scène du Théâtre Lyrique. Opéra orchestral autant que vocal, le Roméo de Gounod est d'abord sombre et tragique, revisite l'opéra romantique à sa source berliozienne (le chœur d'introduction qui explique le contexte); l'ivresse et l'extase amoureuse se développent librement surtout dans les 4 duos d'amour entre les deux adolescents, dont la scène de la chambre à coucher où ils se donnent l'un à l'autre, marque le point d'accomplissement... Juliette a très vite la prémonition de sa mort et même Roméo semble ne s'adresser qu'à la faucheuse dans la dernière partie de l'action. Deux âmes pures sont vouées à la mort comme si l'issue fatale ne pouvait, ne devait que s'accomplir pour réaliser leur union au-delà de la vie, au-delà des haines fratricides qui enchaînent le destin de leurs familles respectives, Capulet contre Montaigus...

Ici, l'équilibre des rôles aux côtés des deux amants magnifiques ceux de Tybalt et de Mercutio, promet un grand opéra tragique où chacun mesure le meurtre de l'humanité quand l'amour est sacrifié...

□ _____

Theater Rudolstadt / Thüringer Symphoniker
Saalfeld-Rudolstadt □
Roméo et Juliette de Gounod
Sur un livret de Jules Barbier et Michel Carré,
Opéra créé à Paris, le 27 avril 1867.

Première le 2 nov 2024, 19h30

10 nov 2024, 15h

12 nov 2024, 15h



Direction musicale : **Oliver Weder**

Metteur en scène : **Benjamin Prins**

RÉSERVEZ vos places directement sur le site du Theater
Rudolstadt :
<https://theater-rudolstadt.de/stueck/romeo-et-juliette/>



Roméo et Juliette de Gounod par Benjamin Prins © Clemens Heidrich

entretien avec Benjamin PRINS

COURT ENTRETIEN... Nous avons demandé à **Benjamin PRINS** de nous éclairer sur sa propre vision de l'opéra de Gounod...

La force révolutionnaire de l'amour

Ce qui me fascine dans Roméo et Juliette, c'est l'idée que l'amour est une force révolutionnaire. Shakespeare nous montre que l'amour peut bouleverser l'ordre établi, et c'est aussi le cas chez Gounod. L'amour entre Roméo et Juliette n'est pas qu'une romance adolescente, c'est un acte politique. Ils

cherchent inconsciemment à mettre fin à cette guerre absurde
entre leurs familles.

Autant de portée politique chez Gounod que chez Shakespeare

Gounod n'est pas moins politique que Shakespeare. L'opéra suit la même trame de fond, mais prend plus de temps pour explorer les duos amoureux. La puissance anarchique de l'amour reste centrale. Il est clair, par exemple, que chez Gounod, les Capulets dominent alors que les Montaigus sont opprimés, ce qui reflète une forme de lutte de classes. Ce n'est pas qu'une querelle familiale, c'est une opposition bien plus profonde.

**« L'amour entre Roméo et Juliette
n'est pas qu'une romance
adolescente,
c'est un acte politique »**

Une transposition dans un cadre contemporain ?

Nous avons voulu ancrer l'histoire dans une époque imaginaire, mais contemporaine, afin de rendre les enjeux plus proches du public actuel. Vérone devient ici une ville en proie à une guerre civile, symbole universel des conflits qui divisent notre monde. Ce choix nous permet de rendre le drame plus accessible, tout en conservant une certaine distance "exotique".

Une approche réaliste et filmique

Avec Bernhard Bruchhard et Alma Terrasse, nous avons cherché à instaurer un réalisme très fort, que ce soit dans le jeu des

acteurs ou dans le décor. Le public doit pouvoir comprendre l'histoire même sans le texte. Les transitions entre les scènes, par exemple, sont très fluides, comme dans un film, où chaque ouverture de rideau dévoile un nouveau tableau.

Le rôle des personnages secondaires comme Mercutio ou Tybalt

Chaque personnage fait face à ses propres tourments. Pour Roméo et Juliette, l'amour est un échappatoire, une façon de survivre. Mercutio, lui, choisit la violence, et Tybalt, la vengeance. Le sacrifice de Mercutio est crucial dans cette histoire : bien qu'il ne soit pas un Montaigu, il meurt par amour pour Roméo, un geste qui montre la singularité de leur amitié.

Si Roméo et Juliette avaient survécu, auraient-ils été heureux ?

Comme dans l'histoire d'Admira et Boško, les véritables "Roméo et Juliette de Sarajevo", je pense que leur seule chance aurait été de fuir. Le monde dans lequel ils vivent ne leur aurait pas permis d'être heureux autrement. La fuite ou la mort sont les seuls chemins qui leur sont ouverts.

Propos recueillis en octobre 2024



Romeo und Julia TN LOS Nordhausen

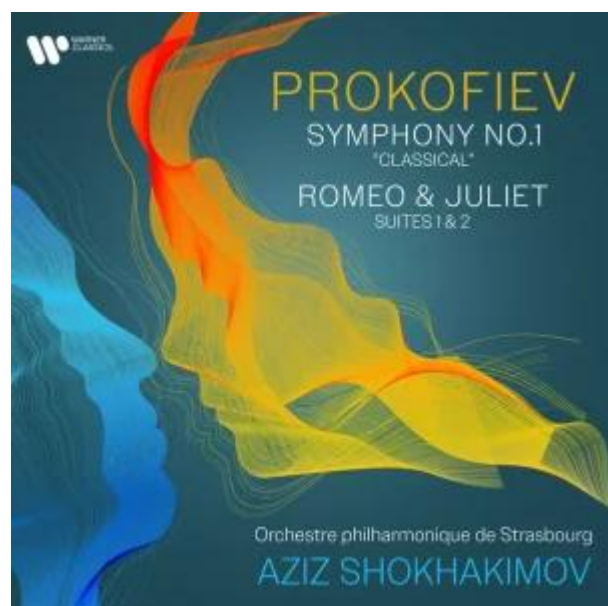
Roméo et Juliette de Gounod par Benjamin Prins © Clemens
Heidrich

CRITIQUE	CD	événement.
PROKOFIEV	:	Roméo et
Juliette,		Symphonie

**classique. Orchestre
Philharmonique de Strasbourg
/ Aziz Shokhakov (1 CD
Warner classics, 2022).**

Énergie débordante et canalisée donc
irrésistible... le geste à la fois
puissant, détaillé et léger du directeur
musical du Philharmonique de Strasbourg,
Aziz Shokhakov éblouit par sa carrure
dansante, son esprit facétieux, un sens
souverain des rebonds, des accents, de la
respiration, ainsi circulant dans tous
les pupitres ; ce dès l'allant en clarté
et transparence de la si gracieuse
Symphonie classique (opus 26) dont on
retiendra surtout après le nerf vif de
l'Allegro initial, le sens des phrasés
des violons du second mouvement
« Intermezzo larghetto », nuance
indicative que le chef suit à la lettre,
en clarté là encore et d'un équilibre
solaire, analysant sans épaisseur chaque
détail des cordes...

Le « Molto vivace » final, est... étourdissant et d'une subtile élégance,... autant détaillé que vif argent. Cette diligence affûtée, ce souci du rythme, la grâce de chaque phrase enivre par l'allant analytique : bravo maestro !



Le Ballet Roméo et Juliette, composé à l'été 1935 dans la Russie Stalinienne est plus complexe, et cette fois d'une épaisseur expressive double voire triple ; sous le classicisme du sujet (Shakespearien) s'exprime une toute autre réalité, celle plus acide voire glaçante de la Russie de Prokofiev. L'action pure est idéalement exprimée

(coupe et verve de la mort de Tybalt, à la motricité frénétique d'une rondeur chorégraphique superlative ; dans ce passage se dévoile cette course meurtrière systématique) ; la force infernale qui se déploie alors, refermant la partie I, annonce en réalité les tutti objectivement glaçants, harmoniquement dissonants qui ouvrent la partie II, exprimant ce cynisme barbare qui emporte les deux clans des Montaigus et des Capulets, opposés jusqu'à la mort ; tel flux dramatique dissimule des plans souterrains, des sous-textes qui colorent le flux musical, objectif et narratif, de teintes plus amères, cyniques, voire parodiques ; comme si dans la machine orchestrale, Prokofiev qui n'en est pas à son premier ballet (bien au contraire), se parodiait lui-même, laissant à travers la mécanique foudroyante et sanguinaire, surgir des éclairs de clairvoyance sur la cruauté et la barbarie du sujet (et de la société stalinienne dans laquelle il vit).

De fait dans sa richesse poétique, la partition renouvelle ainsi l'ambiance shakespearienne de lueurs fantastiques voire cauchemardesques qu'**Aziz Shokhakimov** semble avoir compris

comme peu : ivresse de la scène du balcon, suavité enivrée à l'évocation des jeunes amants et à travers eux, magie surréelle de l'amour, et dans le même temps, densité tragique, glaçante comme il a été dit précédemment d'un flux tragique inéluctable qui détruit toute espérance ; l'orchestre sait être tendre et rugir jusqu'à l'écœurement confronté lui-même à l'horreur de la bascule criminelle qui voit la mort des deux jeunes gens... autour de 7mn (page 10) : tout est dit dans cette séquence à la fois sombre et lumineuse où Shokhakov maîtrise l'art des contrastes mêlés. Le portrait juvénile de *Juliette* (solo de violoncelle associé au basson et à la clarinette pour évoquer le réveil de la jeune amoureuse), la bonhomie paternelle de *Frère Laurent*, le rebond élastique de la *Danse*, superbe instant d'éloquence et d'élégance orchestrale... sans la vapeur allusive qui enveloppe de magie les amants sur le départ (page 16), où le geste aérien du chef, sait diffuser la densité du rêve, jouant sur l'équilibre et la clarté de chaque instrument, ultime séquence suspendue, avant la mise à mort qui suit. Le flux du dernier épisode convainc par ses vertiges hallucinés, la monstruosité qui enfle et se replie, grâce à la voilure d'un orchestre rugissant, qui n'écarter pas dans la dernière phrase le surgissement de la vie, ultime soupir amoureux. Magistral. L'enregistrement éblouit et rend impatient d'écouter l'Orchestre en concert, sous la baguette aussi inspirée de son directeur musical, l'excellent **Aziz Shokhakov**.

CRITIQUE CD, événement. PROKOFIEV : Symphonie classique, Roméo



et Juliette (Suite 1 & 2, opus 64 bis et
ter), **Orchestre Philharmonique de
Strasbourg – Aziz Shokhakov**, direction –
1 cd Warner classics – **CLIC de
CLASSIQUENEWS**

**CRITIQUE, danse. LIEGE, Opéra
Royal, le 24 mars 2024.
PROKOFIEV : Roméo et
Juliette. John Cranko /
Václav Zahradník.**

L'excellent Ballet National Tchèque se produit
pour la première fois à l'Opéra Royal de Wallonie-
Liège : un événement fêté par un public
enthousiaste, lors de cinq représentations données
à guichets fermés.

Disparu tragiquement à seulement 45 ans suite à une
intoxication médicamenteuse, le chorégraphe **John Cranko**
(1927-1973) a bâti sa réputation sur le travail réalisé lors
de son long mandat à la tête du Ballet de Stuttgart, dont il a

fait l'une des compagnies les plus en vues. Peu de temps après son arrivée dans la capitale du Bade-Wurtemberg, le Sud-Africain choisit de consacrer son premier projet d'envergure à **Romeo et Juliette** de **Sergueï Prokofiev**, dès 1962 (soit bien avant la création parisienne confiée à Rudolf Noureev, en 1984). Le succès immédiat permet au ballet de Prokofiev d'obtenir une reconnaissance mondiale, bien au-delà des seuls extraits tirés des suites d'orchestre, qui avaient fondé sa réputation au disque comme au concert. Créé en 1938, puis révisé en 1940, ce ballet appartient à la période soviétique de Prokofiev, où le compositeur fait allégeance au régime totalitaire en privilégiant l'ivresse mélodique, parfois à la limite du lyrisme. Loin des audaces rythmiques ravageuses du début des années 1920, incarnées à la fois par la *Deuxième symphonie* et l'opéra *L'Ange de feu*, le compositeur se permet de reprendre la célèbre et délicieuse *Gavotte* de sa *Première symphonie* (1918), d'inspiration néo-classique.

En compositeur déjà très demandé pour les musiques de film (voir notamment *Alexandre Nevski* et *Ivan le Terrible* pour le cinéaste Sergueï Eisenstein), Prokofiev étire ses mélodies majestueuses et tisse des sonorités admirablement variées, en confiant un rôle prépondérant au saxophone ténor. Outre ce plaisir strictement musical, d'une émotion étreignante en dernière partie, le spectacle bénéficie des chorégraphies souvent désopilantes de John Cranko, qui multiplie traits d'humour et de malice pour tirer l'ouvrage vers davantage de légèreté au début : cabrioles et facéties acrobatiques rythment les tribulations amoureuses des trois jeunes soupirants du clan Montaigu, dont Romeo à leur tête. On est bien loin des visions sombres et sérieuses, préférées ailleurs. Dès lors que le tragique entre en scène, avec la mort de Mercutio, le contraste n'en est que plus saisissant, en plongeant les protagonistes dans une agonie inéluctable. Auparavant, l'esprit festif et joyeux du spectacle revisite avec bonheur les danses populaires moyenâgeuses, autour de costumes de toute beauté, entre couleurs mordorées et matières

chatoyantes.

Malgré une chute inopinée lors d'une scène secondaire au début, la Juliette incarnée par **Alina Nanu** séduit par ses déplacements aériens, en une grâce diaphane. Quasiment sur scène pendant toute la représentation, le Roméo de **Paul Irmatov** touche au but par son mélange de fragilité et de sensualité, en une solidité technique jamais prise en défaut. A ses côtés, **Matěj Šust** compose un irrésistible Mercutio jusque dans son combat final, où il se moque de son adversaire avec autant d'espièglerie que de brio. Enfin, le chef **Václav Zahradník** impressionne par la concentration qu'il impose aux instrumentistes liégeois dès le début de la soirée, entre *tempi* étirés et savamment étagés, au bénéfice de sonorités d'une épaisseur enveloppante, qui ne versent jamais dans un lyrisme excessif. Une très belle soirée, à tous points de vue !

CRITIQUE, danse. Liège, Opéra, le 24 mars 2024. PROKOFIEV : Roméo et Juliette. Ballet de l'Opéra national de Prague, Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège, Václav Zahradník (direction musicale) / John Cranko (chorégraphie) / Jane Bourne, Filip Barankiewicz (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie à Liège, jusqu'au 24 mars 2024. Photo : ORW-Liège / J. Berger.

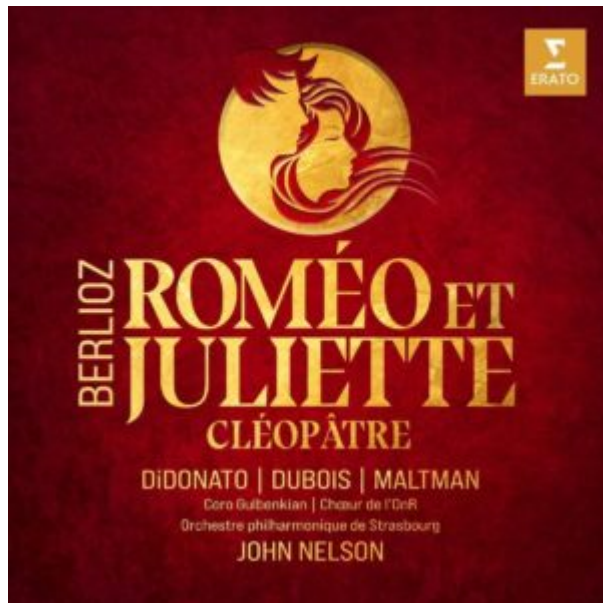
CRITIQUE CD événement —

BERLIOZ : Roméo et Juliette/ Cantate Cléopâtre – Joyce DiDonato, Cyrille Dubois... / Orchestre Philharmonique de Strasbourg – John Nelson, direction (2 CD Erato – juin 2022)

D'emblée c'est l'énergie parfois hallucinante, le nuancier subtilement contrasté de la tenue orchestrale qui compose la valeur du présent enregistrement : **Nelson, affûté, vif-argent**, à la fois scintillant et furieux, cisèle toutes les aspérités de l'orchestre berliozien, avec une virulence et une intensité, ce dès l'introduction (à l'évocation des batailles criminelles et suicidaires opposant / détruisant les familles affrontées, Montaigus / Capulets : « **combats / tumulte** ») ; aux cordes survoltées, aux cuivres à l'impérieuse solennité, le chef désormais complice familial des musiciens strasbourgeois sait canaliser chaque accent, ce dans chaque mouvement dramatique de la partition de 1839 ; Berlioz le passionné, celui qui fut capable de quitter Rome, pourtant lauréat du Prix de Rome, pour retrouver sa chère et tendre, éblouit ici dans une activité continument frénétique ; son orchestre directement connecté aux vibrations (et convulsions) de son cœur exalté ;

Dans le spectre expressif si intelligemment contrasté d'un Berlioz surtout amoureux, Nelson sait s'alanguir dans les séquences les plus suspendues, auxquelles il confère un

souffle extatique (« *Scène d'amour* » enchantée, enivrée).



Vocalement, regrettons les approximations du chœur Gulbenkian, qui malgré un louable effort d'articulation, reste souvent inintelligible ; dommage. Evacuons le baryton Christopher Maltman qui fait un Père Laurence incompréhensible et boursouflé, lui aussi au verbe inintelligible (et au vibrato envahissant, surexpressif, hors sujet :

hélas, erreur de casting) ; ... et distinguons plutôt le chant habité, ductile, aux couleurs somptueuses du contralto **Joyce DiDonato** qui sait exprimer l'espérance première des « Premiers transports », manifeste dont Berlioz fait en réalité une confession autobiographique : l'ivresse éperdue qui s'en dégage, s'avère plus que convaincante – au demeurant, sa Cléopâtre – complément heureux à Roméo (dans le CD2), cultive la même finesse suave, un souci du texte, de ses intentions harmoniques.

A cette voix souple et onctueuse, d'une activité purement onirique, répond ensuite le chant précis, tout aussi percutant et précisément linguistique du ténor **Cyrille Dubois** ; CLASSIQUENEWS a récemment salué son récital dédié aux airs pour ténor de grâce (So romantique) : même approche superlative pour sa séquence aussi fugace que saisissante : « Mab, la messagère fluette et légère » est un modèle de chant dramatique, sobre, , lui aussi halluciné, articulé. L'abattage et le tempérament du chanteur sont impeccables : un feu follet au verbe millimétré. Avec Joyce DiDonato, on ne saurait rêver meilleurs interprètes berliozien.

John Nelson, irrésistible berliozien

Orchestralement, Nelson déploie des trésors de suggestions



instrumentales ; les cordes
ciselant l'humeur et le goût du
songe, cette appel à l'ivresse
amoureuse infinie qui a fait
aussi la réussite de La
Fantastique : le chef américain
exprime les moindres aspirations
et sentiments de Roméo (« **Roméo
seul** ») : être à la fois ardent
et solitaire, noir et insouciant,
véritable héros romantique... la
profondeur du geste orchestral,

la finesse des intentions, les couleurs intérieures attestent
de la sensibilité d'un chef authentiquement berliozien qui
même pourrait transmettre ici une leçon de plénitude et de
justesse orchestrale, absolument admirable ; évidemment à
mettre en relation et perspective avec ses autres lectures
berliозиennes à Strasbourg : Les Troyens, et la Damnation de
Faust (lire ci-après). Le **Scherzo** de cette fabuleuse page
instrumentale, éblouit par son relief expressif, la pertinence
des options, nuances, accents, respirations... Du Berlioz
flamboyant et détaillé. Remarquable travail du chef.
Toute la scène d'amour (plages 8 et 9) qui serait l'Adagio de
cette vaste fresque symphonique avec voix, est emblématique de
la direction de Nelson : pure poésie où la conception globale
préserve à la force des élans passionnels, et l'extrême
ciselure murmurée des pages amoureuses, d'une transparence et
d'une volupté, délectables. De toute évidence, le Berlioz
qu'il sait exprimer, est le legs de toute une vie dédiée
amoureusement à Berlioz. De ce point de vue l'Adagio est une
merveille orchestrale à écouter d'urgence. Pour l'implication

éblouissante des deux solistes Joyce DiDonato et de Cyrille Dubois, pour la conception très aboutie de John Nelson, la lecture est superlative... et mérite notre CLIC de CLASSIQUENEWS.



CRITIQUE CD événement – BERLIOZ : Roméo et Juliette / Cantate Cléopâtre – Joyce DiDonato, Cyrille Dubois... / Orchestre Philharmonique de Strasbourg – John Nelson, direction (2 CD Erato – juin 2022)
– Note : 5 / 5 – **CLIC de CLASSIQUENEWS**
printemps 2023

Approfondir

Nos autres critiques CLASSIQUENEWS des CD / concerts BERLIOZ par John Nelson / Orchestre Philharmonique de Strasbourg :

CD Les Troyens par John Nelson :
<https://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-berlioz-les-troyens-john-nelson-4-cd-1-dvd-erato-enregistre-en-avril-2017-a-strasbourg/>

**CD / DVD La Damnation de Faust par John Nelson / CLIC de
CLASSIQUENEWS 2019 :**

<https://www.classiquenews.com/cd-coffret-evenement-berlioz-la-damnation-de-faust-spyres-courjal-nelson-2-cd-1-dvd-erato-avril-2019/>

**CRITIQUE, concert. BERLIOZ, La Damnation de Faust /
Strasbourg, 25 avril 2019 :**

<https://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-strasbourg-palais-de-la-musique-le-25-avril-2019-hector-berlioz-la-damnation-de-faust-spyres-di-donato-courjal-duhamel-john-nelson/>

**STREAMING, danse. Roméo et
Juliette de Mac Millan par
les BalletBoyz (2019)**



STREAMING, danse. Roméo et Juliette, MacMillan, jusqu'au 23 mars 2023. Le duo fondateur des **BalletBoyz (Michael Nunn et William Trevitt)** dirige ici le Royal Ballet de Londres dans une nouvelle lecture du « **Roméo et Juliette** » du chorégraphe **Kenneth MacMillan (1929-1992)**.

La partition originale de Sergueï Prokofiev est raccourcie. Condensée, contrastée, le ballet exalte la ferveur et la passion de la tragédie shakespearienne.

Mythe romantique, la pièce Roméo et Juliette de Shakespeare, **Michael Nunn et William Trevitt**, anciens danseurs du London Royal Ballet, adaptent ainsi un ballet emblématique de la Compagnie, et assurément l'un des joyaux du répertoire de la compagnie britannique depuis sa première représentation en 1965. Tourné à Budapest (dans les studios de la série The Borgias), le film s'intéresse moins au codes de la scène classique qu'au réalisme de la rue. Cour du marché, salle de bal, chambre de Juliette,... les décors évoquent avec justesse la Vérone de la Renaissance dans une réalisation comparable à une production cinématographique. Autour des danseurs du Royal Ballet, l'étoile Francesca Hayward (Juliette) et le premier soliste William Bracewell (Roméo) portent et incarnent la passion des jeunes amants, pourtant chacun d'une famille rivale. En quatre-vingt-dix minutes, la partition de Sergueï Prokofiev fouille la profondeur tragique du couple, ainsi sacrifié sur l'autel des haines familiales.

Réalisation 2019 – Michael Nunn – The Royal Ballet. Avec Francesca Hayward (Juliette), William Bracewell (Roméo)

Chorégraphie : Kenneth MacMillan
Musique : Sergej Prokofjew

Orchestra of the Royal Opera House
Direction musicale : Koen Kessels

REPLAY jusqu'au 24 mars 2023

VOIR sur ARTE concert le ballet Roméo et Juliette / Romeo & Julia / Kenneth MacMillan

<https://www.arte.tv/fr/videos/088015-000-A/romeo-et-juliette/>

REPLAY, DANSE pendant le confinement : les perles de classiquenews

REPLAY DANSE pendant le confinement. CLASSIQUENEWS sélectionne ici les meilleurs ballets actuellement accessible sur la toile, avec mention de la date ultime pour les voir et les revoir. Profitez du confinement pour réviser vos classiques et (re)découvrir les productions les plus passionnantes de la décade...

spécial CONFINEMENT 2020

Sélection DANSE de classiquenews

Tous les ballets les plus enchanteurs à voir chez soi

MERCE CUNNINGHAM, hommage par l'Opéra de Lyon

Jusqu'au 10 octobre 2020

<https://www.france.tv/spectacles-et-culture/theatre-et-danse/1081207-l-hommage-a-merce-cunningham-par-le-ballet-de-l-opera-de-lyon.html>

Durée : 1h06mn

HASARD CRÉATIF... Pour les 10 ans de la mort de Merce Cunningham (2009), le Ballet de l'Opéra de Lyon rend hommage en 2019 au chorégraphe américain, qui a réinventé dans les années 1940, le langage chorégraphique (postmodern-dance) dans un esprit libre et fantaisiste comme marqué par les impulsions nées du hasard dont aujourd'hui, la



vitalité et la sincérité se distinguent. Ont collaboré avec le chorégraphe, le compositeur John Cage, les peintres néo-dadaïstes précurseurs du Pop art Robert Rauschenberg et Jasper Johns, les musiciens Morton Feldman et David Tudor, au générique de cet anniversaire lyonnais. Au programme, deux pièces majeures **Summerspace** (1958) et **Exchange** (New York, 1978 ; notre photo ci dessus).

Sur un fond de scène coloré en touches pointillistes reprises sur le collant des solistes (signé Robert Rauschenberg, pour Summerspace, jouée à deux pianos), l'écriture des 6 danseurs est aérienne, flexible, en suspension, très contrôlée, agissant par séquences plutôt que par numéros amples et continus, en une série de figures individualisées. En cela au diapason d'une musique, elle aussi jaillissante, syncopée, fragmentée, expérimentale comme improvisée et séquentielle (Feldman). Exchange plus récent, reprend le principe aléatoire de John Cage dans sa musique : comme dans l'atelier, ou la coulisse où s'affine le travail soliste et collectif, la moitié des danseurs exécute une série de gestes repris ensuite par l'autre moitié puis par l'ensemble, selon un ordre et des configurations nées du hasard. L'impression de work in progress est davantage rehaussé par la musique, une bande sonore agglomérant des sons bruts, ceux d'une matrice instinctive, comme inaboutie...

Chorégraphie : Merce Cunningham

Musique : Morton Feldman, Ixion

Ballet de l'Opéra de Lyon

filmé en nov 2018

PROJET BEETHOVEN par John Neumeier
jusqu'au 12 mai 2020

<https://www.arte.tv/fr/videos/095221-000-A/ballet-de-john-neumeier-le-projet-beethoven/>



Filmé depuis Baden Baden. Dans son « Projet Beethoven », le chorégraphe à Hambourg John Neumeier mêle les codes du ballet d'action (voire de la pantomime) au souffle grandiose du ballet symphonique. La première partie, « Beethoven Fragments », sollicite d'abord le piano (Variation Diabelli par l'excellent pianiste Michał Białk) et un grand solo de danseur dans le style d'un pantin qui exalte le sentiment d'énergie et de facétie... autour et sur le piano... illustrant les épisodes de la vie du compositeur ; la seconde partie revendique et assume le souffle symphonique en s'appuyant sur l'architecture irrésistible de la Symphonie n°5, « Eroica ».

Au Festspielhaus de Baden-Baden, le danseur Aleix Martínez se glisse dans la peau du musicien de génie. Sur scène, il est accompagné d'Edvin Revazov (l'idéal de Beethoven), d'Ann a Laudere (la « bien-aimée lointaine » de Beethoven), de Patricia Friza (la mère de Beethoven) et de Borja Bermudez (le neveu de Beethoven) pour les autres rôles principaux. John Neumeier parle d'un poème chorégraphique inspiré de la musique de Beethoven »... Par la troupe de danseurs Hamburg Ballett John Neumeier accompagné par Deutsche Radio Philharmonie.

BEETHOVEN : La Pastorale par Thierry Malandain
6è symphonie de Beethoven
Jusqu'au 17 juin 2020

<https://www.arte.tv/fr/videos/094382-000-A/la-pastorale-de-thierry-malandain-au-theatre-de-chaillet/>

« La Pastorale » synthétise ce qu'est la Symphonie n°6 dite Pastorale de Beethoven, selon la conception du chorégraphe **Thierry Malandain**, directeur du Centre chorégraphique national de Biarritz. La création commande du Théâtre national de la Danse à Chaillot, célèbre le 250ème anniversaire du célèbre compositeur allemand. Cela commence dans l'agitation voire la transe collective d'un corps de ballet tout de noir vêtu, comme contraint dans un labyrinthe fait des barres des danseurs ; puis quand les premières mesures de la 6è symphonie de Beethoven, miracle pastoral s'énonce, le corps de ballet paraît en blanc, comme en un nouveau rituel païen et primitif...



Thierry Malandain n'en est pas à son premier Beethoven : après Les Créatures (d'après Les Créatures de Prométhée) et Silhouette (d'après le troisième mouvement de la Sonate n°30, opus 109), voici la troisième approche beethovénienne de Malandain. La Sixième Symphonie de Beethoven est une célébration de la nature. Sereine, exprimant le sentiment

panthéiste de la Beethoven, le ballet qu'en déduit Malandain ressuscite la pastorale antique, primitive, fleurie et candide. Beethoven pour sa part semble reprendre le chemin du peintre baroque Poussin, et revisiter ainsi l'Arcadie de l'âge d'or : « terre de bergers où l'on vivait heureux d'amour ». En plus de la symphonie Pastorale, Malandain ajoute des extraits d'une autre œuvre de Beethoven : la Cantate opus 112 (Les Ruines d'Athènes). Les 22 danseurs semblent y parcourir une nouvelle épopée en Grèce antique. Performance captée le 17 décembre 2019 à Chaillot – Théâtre national de la Danse, Paris.



Opéra de Paris, GISELLE jusqu'au 5 août 2020. L'Opéra de Paris présente cette lecture idéale de Giselle, ballet en deux actes créé en 1841, sommet romantique par excellence, alliant passion tragique et surnaturel spectral en particulier grâce à son acte blanc, où les jeunes filles mortes suicidées par dépit (les Wilis)

ressuscitent pour envoûter et tuer les jeunes hommes perdus – avatar romantique français proposé par Théophile Gautier, auteur du livret – alternative aux sirènes elles aussi séductrices et fatales dans l'Odyssée d'Homère, pour Ulysse et ses compagnons marins... Excellente version avec les fleurons du corps de Ballet parisien et les nouvelles « étoiles » : [Dorothee Gilbert \(Giselle\)](#), [Mathieu Ganio \(Albrecht\)](#), [Valentine Colasante \(la reine Myrtha\)](#)... portés par la baguette

fluide, expressive, efficace de Koen Kessels (production filmée en 2019)

BODY AND SOUL de Crystal PITE jusqu'au 24 oct 2020



Après la création de The Seasons' Canon en 2016, Crystal Pite retrouve les danseurs du Ballet de l'Opéra le temps d'un spectacle. Soixante minutes découpées en autant de séquences dansées. Née au Canada, formée au Ballet de Francfort, la

chorégraphe assimile Forsythe, Kylián, Mats Ek pour inventer sa propre langue chorégraphique. Elle insuffle au spectacle une énergie, un défi émotionnel qui pousse les danseurs au delà de leur zone de confort... pour un spectacle total. Ou la performance extrémiste croise l'équilibre rayonnant de corps maîtrisés.

VISIONNER Body and Soul de Cristal Pyte à l'Opéra de Paris
https://www.operadeparis.fr/magazine/body-and-soul-replay#slideshow_634/1

Mise en scène, chorégraphie : **Crystal Pite**
Musique Originale : Owen Belton

Musique additionnelle : Frédéric Chopin (24 Préludes) / Teddy Geiger Body and Soul – durée : 1h20mn. Avec les Étoiles : Léonore Baulac, Ludmila Pagliero, Hugo Marchand. Les Premiers Danseurs et le Corps de Ballet de l'Opéra de Paris. **Jusqu'au 24 oct 2020**

PARTIE UNE... D'abord, une courte séquence théâtrale où paraissent deux figures que commente une voix off (Marina Hands) qui décrit et précise l'action comme un storyboard (« figure 1, Figure 2. pause. Aucune des deux ne bouge »)... Confrontation, opposition, combat, violence... le même scénario est incarné par un collectif qui réalise alors une variation à grande échelle et fragmentation orchestrée. **Crystal Pite** nous offre un regard flamboyant sur l'écriture chorégraphique entre théâtre et danse. Le corps de ballet n'est pas synchronisé mais décalé, offrant une implosion millimétrée d'un schéma préétabli... L'écriture interroge les corps en action : répétés, affrontés, ralentis. Couple (d'hommes, de femmes) en huis clos figé en un rite sombre, étouffant, sans issue, sinon leur mort. De l'un par l'autre. Ce que nous dit le corps. Ce que nous disent les gestes, d'une vertigineuse précision, investis par l'âme... l'onirisme naît au delà de la répétition mécanisée et finalement sublimée des corps dans un espace noir. Et lorsque s'égrène, très lente, la torpeur des préludes de Chopin, l'écriture des deux corps (un couple homme femme) semble répéter toujours inlassablement le même rituel amoureux... rite d'exténuation, de vertige, de mort. Il faut une houle océane dont le mouvement des vagues est évoqué par le corps de ballet en entier pour prendre un peu de hauteur ; enfin... respirer. Puis résister à travers une foule de corps combattant.



Voici Chrystal Pite au travail, geste intime et collectif, organique, analytique. Elle intègre aussi un somptueux tableau (partie 3 à 59mn) où la gestuelle des insectes est décortiquée et là encore transcendée par la chorégraphie des corps associés... La canadienne qui est née à Vancouver, a travaillé à Francfort au sein de la compagnie de William Forsythe, maîtrise le langage du corps de ballet, danse en nombre à laquelle répond de superbes duos à la grâce intime, plastique, élastique... Avant un final détonant qui reprend les paroles du titre dont il est question : corps et âme / Body and soul. Sublime, puissant, poétique. Body and soul récidive la réussite du ballet précédemment créé à l'Opéra de Paris en 2016 : Season's canon : mille pattes à 54 danseurs qui dit le même cri dans la nuit d'une humanité maudite. Mais qui danse.

ROBERTO BOLLE 2017 / 2018 à la RAI1

Danseur étoile de la Scala di Milano

Star d'un soir dans une soirée dédiée à son art et ses goûts sur **RAI 1 HD** (Noël 2017 et 1er janvier **2018**), Roberto Bolle présente sa discipline et sa passion pour la danse... L'élégance à la télévision italienne (invités entre autres son ami le danseur syrien Ahmad, Sting, etc...)

<https://www.raipley.it/video/2017/12/Roberto-Bolle-Danza-con-me-0cdfaee2-8e3a-4df7-b9fc-a56c6e3ced66.html>



LE SONGE D'UNE NUIT D'ETE / Balanchine / Mendelsohn (filmé en 2017)

Corps de Ballet de l'Opéra de Paris – en replay jusqu'au 10 mai 2020

NOTRE AVIS : Le Songe d'une nuit d'été. Dans cette version très limpide et efficace du Corps de Ballet de l'Opéra de Paris (filmée en 2017), rayonne l'élégance native des danseurs. Ainsi éblouit la grâce du couple royal d'abord en froid de Tatiana (Eleonora Abbagnato) et d'Obéron (Hugo Marchand) dont le fidèle serviteur Puck (Emmanuel Thibault) s'amuse à croiser les 2 couples perdus, égarés, paniqués dans le labyrinthe de la forêt magique... Même Tatiana s'éprend, sous le charme d'une fleur enchanteresse de l'âne Bottom... Sensible à la poésie du sujet, Balanchine déploie une écriture chorégraphique précise, graphique, ouvertement néoclassique, très en phase avec la tendresse elle aussi lumineuse de la partition de Mendelssohn. Un classique du Corps de ballet de l'Opéra de Paris. Au diapason du compositeur, l'ouvrage convainc par juvénile candeur à laquelle Balanchine apporte une révérence stylée purement néoclassique (dont le sommet serait ici le tableau final nuptial et ses trompettes victorieuses en ouverture / début à 1h10'52 / un final en argent et blanc, auquel répondent les épisodes qui suivent où triomphent l'ordre et la mesure, vrai répertoire de gestes et profils purement classiques d'un Balanchine épris d'équilibre et qui semble méditer alors la candeur du Songe légué par Shakespeare et Mendelssohn / superbe duo éthéré Karl Paquette / Sae Eun Park)... A voir indiscutablement.



VISIONNER le spectacle ici :
<https://www.operadeparis.fr/en/magazine/le-songe-dune-nuit-det>

e

LIRE aussi notre **compte rendu critique** du **Songe d'une nuit d'été** **Mendelssohn** / **Balanchine**
ici : <https://www.classiquenews.com/compte-rendu-danse-paris-opera-bastille-le-14-mars-2017-balanchine-le-songe-dune-nuit-dete-simon-hewett-direction-musicale/>

Roméo et Juliette de Kenneth MacMillan (chorégraphie)
par le Royal Ballet / Prokofiev – Koen Kessels
Jusqu'au 8 mai 2020



<https://www.arte.tv/fr/videos/088015-000-A/romeo-et-juliette/>

Dirigé par le duo fondateur des BalletBoyz, le Royal Ballet de Londres revisite le « Roméo et Juliette » du chorégraphe Kenneth MacMillan sur la partition coupée de Sergueï Prokofiev. Le film au rendu cinématographique sublime la tendresse et la tragédie du drame



shakespearien. C'est l'histoire d'amour la plus connue au monde. Élevée au rang de mythe romantique, la pièce Roméo et Juliette de Shakespeare inspire voire électrise compositeurs et chorégraphes et devient comme ici un classique de la scène du ballet. La musique de Prokofiev âpre et mordante sait aussi être lyrique et éperdue, mais elle ne gomme pas le cynisme barbare des guerres familiales que le couple amoureux subit au premier chef. Pour ce film de danse, Michael Nunn et William Trevitt (BalletBoyz), anciens danseurs du Royal Ballet de Londres, revisitent le Roméo et Juliette du chorégraphe Kenneth MacMillan (1929-1992), joyau du répertoire de la compagnie britannique depuis sa première représentation en 1965.

Tourné à Budapest (dans les studios de la série The Borgias), le film délaisse la traditionnelle scène de l'opéra pour le réalisme de la rue. De la cour du marché à la salle de bal en passant par la chambre de Juliette, les décors restituent l'atmosphère de Vérone à la Renaissance. Autour des danseurs du Royal Ballet richement costumés, l'étoile Francesca Hayward (Juliette) et le premier soliste William Bracewell (Roméo) expriment la candeur tragique du couple shakespearien, adolescents innocents, sacrifiés sur l'autel des haines dynastiques. Réduite à 90 minutes, la partition de Prokofiev atteint une profondeur poétique saisissante dans ce ballet qui plonge au cœur du mystère shakespearien. Quand le couple Roméo et Juliette meurt, c'est toute l'humanité et le sentiment Amour qui meurent. La lecture est aussi efficace que classique et sobre.

HOMMAGE A JEROME ROBBINS jusqu'au 19 avril 2020

Jerome Robbins considérait le Ballet de l'Opéra de Paris comme sa seconde famille après le New York City Ballet. Le spectacle diffusé à partir de ce soir depuis le site de l'Opéra de Paris, est conçu en son honneur et réunit des œuvres qui témoignent de l'infinie diversité de ses sources d'inspiration et de son génie scénique. Energie de *Glass Pieces*, pièce de grand format ; douceur intérieure d'*Afternoon of a Faun* et de *A Suite of Dances*, ... ainsi se dessine un goût délectable, accessible, esthète pour faire vibrer les corps. Avec l'entrée au répertoire du célèbre *Fancy Free*, portrait théâtral d'une époque, Robbins élargit encore la palette impressionnante de ses talents. Le ballet permet de revoir l'excellent **Karl Paquette**, ex étoile parisienne (*Fancy Free*) qui a désormais pris sa retraite... comme de réécouter la poétique arachnéenne de **Prélude à l'Après midi d'un Faune**, (à 51'09), où la musique est poésie pure... et dans la danse de Robbins, enivrement incertain des sens dans une salle de danse, au cours d'une rencontre qui ne dit rien de ses vraies intentions ([Le Faune : Hugo Marchand](#), à la silhouette gracile et animale, celle d'une âme qui s'éveille seul au départ à la volupté du sommeil). Et l'indicible retourne au mystère... Inoubliable performance d'autant que l'orchestre de l'Opéra de Paris s'y montre des plus allusifs. Filmé en 2018.



CE QUE NOUS EN PENSONS...

Le ballet de Debussy (*Prélude à l'Après midi d'un Faune*) est conçu comme un hymne à l'art du danseur, à sa volupté suspendue qui dans le cadre d'une salle de répétition avec barres d'appui et miroirs, laisse s'exprimer la grâce poétique des deux corps élastiques dans un style d'une élégance toute... parisienne (écoute intérieure, économie des gestes, vocabulaire et figures classiques...).



Beau contraste avec *Glass Pieces* (1981, 1983) destiné au corps de ballet en nombre, fresques collectives d'une joie brute, scintillante qui mêle 6 danseurs classiques (3 couples)

au corps de ballet plus chamarré et urbain. Puis le tableau s'assombrit, atteint une grandeur poétique inquiète où se dessinent les arêtes vives d'un seul couple de danseurs aux tracés ralentis, suspendus dans la lumière latérale, quand en fond de scène, toutes les danseuses forment un mur vivant dans l'ombre... Le dernier volet de ce triptyque réjouissant permet aux jeunes danseurs du Ballet d'exprimer leur énergie dans une chorégraphie joyeuse mais précise et synchronisée. Les garçons et les filles se confrontent, exultent, se croisent et se mêlent enfin pour un feu d'artifice final éclatant, dans la lumière. La musique de Philip Glass porte évidemment jusqu'à la transe cette danse du collectif et de l'énergie millimétrée. Stimulante alchimie : tout l'art de Robbins est là.

Le Roméo et Juliette de MacMillan revisité par Nunn, Trevitt

ARTE, le dim 9 fév 2020, 23h50.

DANSE : Roméo et Juliette / Kenneth MacMillan / Prokofiev.

Production présentée à la Royal Opera House Covent Garden London en juin 2019. Dirigé par le duo fondateur des **BalletBoyz**, Michael Nunn et William Trevitt, le Royal Ballet de Londres



présente un nouveau regard sur **la chorégraphie de Roméo et Juliette de Kenneth MacMillan conçue en 1965** d'après la musique géniale du compositeur russe **Serge Prokofiev**. La partition a été écourtée selon une vision plus resserrée de l'action tragique. Arte diffuse un « *vibrant film de danse qui restitue la ferveur et la passion de la tragédie shakespearienne* ».

Roméo et Juliette est l'histoire d'amour la plus connue au monde ; une tragédie qui dans la mort des deux jeunes amants, épingle la vanité des guerres et des haines familiales, transmises de générations en générations. Vrai mythe romantique, la pièce Roméo et Juliette de Shakespeare inspire compositeurs (Berlioz, Gounod avant Prokofiev) et chorégraphes jusqu'à devenir un classique de la scène du ballet. Dans le film diffusé par arte, Michael Nunn et William Trevitt

(BalletBoyz), anciens danseurs du Royal Ballet de Londres, relisent et adaptent le Roméo et Juliette du chorégraphe Kenneth MacMillan (1929-1992), joyau vénéré du répertoire de la compagnie britannique depuis sa première représentation en 1965.

Tourné à Budapest (dans les studios de la série The Borgias), le film préfère à la traditionnelle scène de l'opéra, le réalisme de la rue. De la cour du marché à la salle de bal en passant par la chambre de Juliette, les décors réels reflètent l'atmosphère de Vérone à la Renaissance.



Autour des danseurs du corps de ballet du Royal Ballet,

l'étoile Francesca Hayward (Juliette) et le premier soliste William Bracewell (Roméo) incarnent les deux amants magnifiquement tragiques.

Réduite à quatre-vingt-dix minutes, la partition de Sergueï Prokofiev sur les traces de Shakespeare, ne perd rien de sa profondeur ni de sa force poétique. Gravité, tendresse, passion et cynisme font du ballet de Prokofiev un défi pour l'orchestre et les danseurs.

Programme dansé accessible **sur ARTE.TV, dès le 8 février 2020 à 5h (jusqu'au 8 mai 2020)** – Chorégraphie de Kenneth Mac Millan (créée en 1965) adaptée par Michael Nunn et William Trevitt (BalletBoyz) – Photo © Alice Pennefather



VOIR la vidéo sur [arte.tv](https://www.arte.tv)

<https://www.arte.tv/fr/videos/088015-000-A/romeo-et-juliette/>

Plus d'infos sur le site du ROYAL OPERA HOUSE ballet

https://www.roh.org.uk/productions/romeo-and-juliet-by-kenneth-macmillan?utm_campaign=romeoandjuliet&utm_medium=marketing&utm_source=print

VOIR LE TEASER de Roméo et Juliette / K MacMillan

VISIONNER les répétitions du ballet directement sur YOUTUBE (direct diffusé en mars 2019) :

Commentaire (english)

Join dancers of The Royal Ballet as they rehearse Kenneth MacMillan Shakespearean ballet. Find out more at <http://www.roh.org.uk>

Kenneth MacMillan's passionate choreography for Romeo and Juliet shows The Royal Ballet at its dramatic finest. Sergey Prokofiev's iconic score provides the basis for the ballet's romantic pas de deux and vibrant crowd scenes, while 16th-century Verona is created by Nicholas Georgiadis's magnificent designs.

In 1965, MacMillan's Romeo and Juliet was given its premiere at Covent Garden by The Royal Ballet and was an immediate success: the first night was met with rapturous applause, which lasted for 40 minutes, and an incredible 43 curtain calls. The title roles were danced by Rudolf Nureyev and Margot Fonteyn, although the ballet had been created on

Christopher Gable and Lynn Seymour. It has been performed by The Royal Ballet more than four hundred times since, as well as touring the world, and has become a true classic of the 20th-century ballet repertory.

LIRE aussi notre **critique de Roméo et Juliette de Prokofiev, concert de l'ONL LILLE Jean-Claude Casadesus, le 1er déc 2016** :

<http://www.classiquenews.com/compte-rendu-concert-lille-nouvea-u-siecle-le-1er-decembre-2016-probst-berlioz-prokofiev-orch-national-de-lille-jean-claude-casadesus-direction/>



TEXTE présentation en anglais

Romeo and Juliet fall passionately in love, but their families

are caught up in a deadly feud. They marry in secret, but tragic circumstances lead Romeo to fight and kill Juliet's cousin Tybalt. As punishment, he is banished from the city.

When Juliet's parents force her to marry Paris, she takes drastic action by drinking a potion to make her appear dead so she can escape to join Romeo. But her message explaining this plan fails to reach him. When he hears news of her death, he returns to visit her tomb and kill himself. Juliet wakes to find him dead. Devastated, she stabs herself.

Background

Kenneth MacMillan's passionate choreography for Romeo and Juliet shows The Royal Ballet at its dramatic finest. Sergey Prokofiev's iconic score provides the basis for the ballet's romantic pas de deux and vibrant crowd scenes, while 16th-century Verona is created by Nicholas Georgiadis's magnificent designs.

In 1965, MacMillan's Romeo and Juliet was given its premiere at Covent Garden by The Royal Ballet and was an immediate success: the first night was met with rapturous applause, which lasted for 40 minutes, and an incredible 43 curtain calls. The title roles were danced by Rudolf Nureyev and Margot Fonteyn, although the ballet had been created on Christopher Gable and Lynn Seymour. It has been performed by The Royal Ballet more than four hundred times since, as well as touring the world, and has become a true classic of the 20th-century ballet repertory.



Compte rendu, concert. Lille, le 1er décembre 2016. Jean-Claude Casadesus, ONL. Volet 1 "L'Amour et la Danse"... En préambule et comme pour chauffer progressivement l'orchestre, c'est d'abord une partition contemporaine, exigeant de tous les pupitres – en particulier dès les premiers tutti du début (fracassants et lumineux, ce sont de vrais carillons orchestraux résonnant comme des appels à l'éveil): «

Nuées » de Dominique Probst (né en 1954), -partition efficace dans sa durée, contrastée dans son déroulement, – créée en octobre 2014, alliant énergie, mais aussi allusions intérieures savamment dosées (solos successifs de la flûte, du hautbois puis du violoncelle...), soit une série de visions, de plus en plus affirmées, inspirées manifestement par le lyrisme d'une nature grandiose, à mesure que la partition prend de la hauteur, jusqu'aux Nuées annoncées... Dans son développement premier, l'œuvre dévoile de somptueuses alliances instrumentales – qui traduisent une sensibilité concrète pour une forme de plasticité sonore (clarinettes / flûtes). [LIRE notre critique complète Roméo et Juliette par Jean-Claude Casadesus / Orchestre National de Lille, 2016](#)

**COMPTE-RENDU, concert.
Toulouse. Halle-aux-grains,**

le 14 septembre 2019. S. RACHMANINOV. S. PROKOFIEV. B. ABDURAIMOV. Orch.Nat.TOULOUSE. T. SOKHIEV.

**COMPTE-RENDU, concert. Toulouse.
Halle-aux-grains, le 14
septembre 2019. S. RACHMANINOV.
S. PROKOFIEV. B. ABDURAIMOV.
Orch.Nat.TOULOUSE. T. SOKHIEV.**



La rentrée de l'Orchestre du Capitole de Toulouse est toujours un événement attendu. Cette année il a semblé un instant que le public venu si nombreux n'allait pas pouvoir entrer dans la vaste Halle-aux-Grains. Mais tout c'est bien passé ; l'orchestre a pu s'installer au centre d'un public serré, attentif et heureux. Il n'est plus très bien vu de dire les qualités de cette salle de concert depuis qu'un projet de nouvel auditorium a pris vie. Mais l'un n'empêche pas l'autre et certes cette salle a ses limites mais elle a aussi de vraies qualités. Ce soir la température idéale a permis de sortir de la torpeur de la ville et de se préparer au concert. Cette présence du public de toutes parts permet à l'Orchestre de bien sentir sa présence.

Capitole de Toulouse... Somptueuse ouverture de

saïson

Et tous les points de vues sur l'orchestre ont leur intérêt. Y compris dos à l'orchestre où le chef est vu de face. Après un été passé à beaucoup écouter de concerts en plein air (période des festivals de l'été), il est réconfortant de bénéficier de l'acoustique de la Halle-au-Grains. Acoustique sèche et qui permet une écoute analytique de détails; qui demande à l'orchestre beaucoup d'efforts mais qui met en valeur ses grandes qualités. De même le pianiste peut oser des nuances subtiles car tout s'entend. Nous avons donc eu une interprétation absolument merveilleuse du **deuxième concerto de Rachmaninov**. Le jeune pianiste **Behzod Abduraimov**, est connu des toulousains et apprécié. Son jeu est flamboyant, nuancé, coloré et très précis. Il démarre le concerto en dosant parfaitement les premiers accords dans un crescendo généreux ; la réponse de l'orchestre est d'emblée parfaitement équilibrée, permettant de ne pas perdre une note du pianiste. Quelle différence avec ce même concerto entendu à La Roque d'Anthéron cet été, voir notre [compte rendu critique : Concerto pour piano n°2 de Rachmaninov par Lukas Geniusas, le 8 aout 2019.](#)

L'Orchestre du Capitole est en pleine forme, concentré et d'allure détendue. La musique coule avec une énergie maîtrisée mais généreuse. **Tugan Sokhiev** est aux petits soins pour le pianiste, il regarde constamment le jeune homme afin de suivre son jeu. Il régule chaque instrumentiste demandant à plusieurs reprises aux violons de jouer moins fort. Le résultat est très, très beau. Et cette rare alchimie réunissant la musicalité du pianiste, du chef et de l'orchestre se produit miraculeusement ce soir. Le piano est souverain, le geste du chef est minimaliste mais il semble s'adresser à chacun ; les musiciens de l'orchestre sont capables de moments solo d'une rare perfection et réagissent à chaque inflexion de Tugan Sokhiev qui dirige de tout son corps semblant danser. Le concerto de Rachmaninov si galvaudé par le cinéma retrouve sa

place de chef d'œuvre absolu du genre concerto symphonique. Un régal de chaque instant que le public déguste en sachant le prix fabuleux que représente le fait d'être là ce soir.



La deuxième partie du concert me permet de vivre un grand moment très attendu. Je me souviens d'un concert de 2003 dans lequel **Tugan Sokhiev** avait ébloui en dirigeant **les deux suites de Roméo et Juliette de Prokofiev**. Ce soir le bonheur est complet car le choix du chef est de jouer intégralement la deuxième suite et de poursuivre avec deux moments de la première suite qui lui permettent de terminer sur l'extraordinaire mort de Tybalt.

L'âpreté du début fixe chacun à son siège. La violence, la puissance de destruction des Capulet et des Montaigu est aveuglante. La pureté de Juliette, la douleur de Roméo au tombeau sont des moments de théâtralité inoubliables. Cette partition est magnifique, chaque mesure trouve sa fonction dans cette dramaturgie implacable sous la direction très inspirée d'un **Tugan Sokhiev en état de grâce**. Et l'orchestre lui aussi semble halluciné et pris dans une musique d'une profondeur abyssale. La modernité de la partition a été reprochée à Prokofiev par les Soviétiques, c'est à juste titre car la musique fait prendre conscience de la puissance des totalitarismes, ici familiaux. Impossible sans en dénaturer le souvenir d'en dire davantage tant chaque seconde a été un enchantement.

Les gestes de Tugan Sokhiev sont d'une beauté envoûtante. Il devient beaucoup plus minimaliste mais si précis, si charismatique que le résultat musical est sidérant d'évidence. Les instrumentistes se surpassent : le cor, les bois, le saxophone, les harpes, le célesta, les percussions, mais également les cuivres graves ont des moments de beauté absolue. Les cordes sont sublimes et de précision et d'ampleur

de phrasés. Et la virtuosité diabolique des violons en a laissé sans voix plus d'un dans le public. Une apothéose d'union parfaite entre Tugan Sokhiev et son orchestre. Le départ du chef dans quelques années n'est plus refoulé. Sa biographie dans le programme permet à présent de lire tous les orchestres que ce génie de la baguette a dirigé et je crois bien qu'aucun continent ne l'a pas invité. Donc le monde entier le demande, et il est toulousain, quelle chance d'être là ce soir !!!

COMPTE-RENDU, concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 14 septembre 2019. Sergueï Rachmaninov (1873-1943) : Concerto pour piano n°2 en ut mineur Op.18 ; Sergueï Prokofiev (1891-1953) : Roméo et Juliette suites d'orchestre n° 2 et n° 1 Op. 68 Ter et bis ; Orchestre National du Capitole de Toulouse. Behzod Abduraimov, piano ; Tugan Sokhiev, direction.